

Une traversée du millénarisme occidental

*Jean Delumeau**

J'avais publié en 1992 le tome premier d'une *Histoire du Paradis* sous le titre, *Le Jardin des délices*. Ce livre essayait de faire revivre la nostalgie du paradis perdu, telle qu'elle s'est exprimée dans notre civilisation occidentale. Il était logique que je compose ensuite un second ouvrage — je l'ai intitulé *Mille ans de bonheur* — sur la durable espérance de retrouver dans l'avenir le paradis terrestre des origines. Cette espérance peut être qualifiée de « nostalgie du futur ». En rédigeant ce nouveau livre, je suis resté à l'intérieur d'un même projet global auquel je travaille depuis vingt ans et qui a visé à explorer successivement dans le passé les peurs et le besoin de sécurité de notre civilisation, puis à en faire revivre les rêves de bonheur. L'historienne américaine Marjorie Reeves a eu raison d'écrire : « Les rêves des hommes constituent une partie de leur histoire et ils expliquent beaucoup de leurs actes. »

J'ai donc tenté dans ma dernière enquête une traversée du millénarisme occidental. Mais il faut d'abord préciser le sens du terme « millénarisme ». Il ne s'agit pas de l'attente de catastrophes appelées à marquer l'an mille ou l'an deux mille, mais de l'espérance de mille années de bonheur terrestre, le chiffre mille ayant été entendu au cours des âges tantôt strictement, tantôt de façon symbolique. Cette recherche m'a conduit des prophéties de l'Ancien Testament au *New Age* et m'a amené à reconstruire les passerelles, plus importantes qu'on ne le pense d'ordinaire, qui ont historiquement relié le millénarisme aux utopies et à l'idéologie du progrès. Fidèle à la méthode adoptée dans mes précédents ouvrages, je me suis constamment appuyé sur des documents originaux, mais souvent peu connus, que j'ai cités parfois assez longuement. La saveur et la vérité du document de première main sont irremplaçables et sont seules capables de convaincre le lecteur de l'importance historique du sujet traité.

* Jean Delumeau est professeur honoraire au Collège de France.

Dans l'Ancien Testament, nombreuses furent les prophéties qui annoncèrent au peuple juif, en danger, persécuté, déporté ou humilié, un avenir radieux. Les plus exaltantes ont été attribuées à Isaïe :

Alors le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau. Le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits même gîte. Le lion, comme le bœuf, mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra. Sur le trou de la vipère le jeune enfant étendra la main [...] Le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages et, par toute la terre, il effacera l'humiliation de son peuple. C'est lui qui l'a promis. (Isaïe 11, 1-9 ; 25, 6-9)

Sur la couverture de mon livre est reproduit un tableau américain du XIX^e siècle qui évoque ces versets d'Isaïe.

Parmi les textes de l'Ancien Testament qui ont profondément marqué le millénarisme chrétien, il faut aussi mentionner le célèbre songe que Daniel expliqua à Nabuchodonosor. Une statue composée de quatre matériaux de valeur décroissante était renversée par une pierre détachée de la montagne. La statue symbolisait, selon Daniel, quatre royaumes successifs qui s'effondreraient successivement et que remplacerait un cinquième qui n'aurait pas de fin. Au XVI^e siècle le révolutionnaire Thomas Müntzer commenta ce texte et, au XVII^e, des millénaristes anglais s'appelèrent les « Hommes de la cinquième monarchie ».

Mais c'est l'*Apocalypse* attribuée à saint Jean qui constitua la base principale du millénarisme chrétien, l'expression « mille ans » y étant explicitement mentionnée. L'auteur voit en effet un ange descendre du ciel et enchaîner le Dragon, c'est-à-dire le mal, « pour mille ans ». Alors les martyrs et tous ceux qui refusèrent d'adorer la Bête et son image « reprirent vie et régnèrent avec le Christ mille années. C'est la première résurrection... Les mille années écoulées, Satan, relâché de sa prison, s'en ira séduire les nations ». Alors interviendront l'ultime bataille de Dieu contre le mal, puis la résurrection générale — car durant le règne des mille ans, seuls les justes étaient ressuscités — et enfin le jugement dernier. Ce qui, donc, fondamentalement, constitue la croyance millénariste, c'est la conviction qu'entre le temps où nous vivons, avec ses malheurs et ses crimes, et l'éternité postérieure au jugement dernier se situera une période intermédiaire de paix et de bonheur sur terre. Le Christ régnera alors sur celle-ci avec les « justes » ressuscités. Ce règne sera précédé et suivi par des

séquences de cataclysmes et de guerres, la seconde d'ailleurs plus brève que la première.

Les chrétiens des premiers siècles me paraissent avoir assez largement adopté le millénarisme. Ce qui était normal dans un temps marqué par des persécutions. Les martyrs étaient invités à croire, en se référant notamment à *l'Apocalypse*, que leur mort serait rapidement suivie d'une résurrection, grâce à laquelle, par un retournement complet de situation, ils régneraient avec le Christ sur la terre de leur supplice. *L'Apocalypse* fut composée — et ce n'est pas un hasard — vers 90, au temps des persécutions de Domitien.

Parmi les millénaristes chrétiens des premiers siècles on trouve notamment Papias, évêque de Hiérapolis, qui avait été un auditeur de saint Jean, saint Justin, palestinien martyrisé à Rome vers 165, saint Irénée mort évêque de Lyon en 208, Tertullien mort en 222 et, après la « Paix de l'Église », le grand écrivain Lactance.

Voici, selon Irénée, comment Papias évoquait le millenium : « Il viendra des jours où des vignes croîtront, qui auront chacune dix mille ceps, et sur chaque cep dix mille branches et sur chaque branche dix mille bourgeons, et sur chaque bourgeon dix mille grappes, et sur chaque grappe dix mille grains, et chaque grain pressé donnera vingt-cinq mesures de vin. » De même pour le grain, les fruits et toutes les semences. « Tous les animaux, usant de cette nourriture qu'ils recevront de la terre, vivront en paix et en harmonie les uns avec les autres et seront pleinement soumis aux hommes. »

Notons les aspects matériels et concrets de l'évocation faite par Papias. Quant à Justin, il affirma que, dans la Jérusalem glorieuse du millenium, « on n'entendra plus la voix du gémissement ni la voix de la plainte ; il n'y aura plus d'enfant né avant terme, ni de vieillard qui n'accomplisse son temps [...] On bâtira des maisons et on y habitera soi même ; on plantera des vignes et on mangera soi-même leurs produits. » La procréation existera toujours mais il en sortira une race bénie.

Que le millénarisme ait été alors une doctrine quasiment officielle, nous est révélé par cette déclaration de Justin : « Pour moi et pour les chrétiens d'orthodoxie intégrale, tant qu'ils sont, nous savons qu'une résurrection de la chair arrivera pendant mille ans dans Jérusalem rebâtie, décorée et agrandie, comme les prophètes Ezéchiël, Isaïe et les autres l'affirment. »

Pour saint Irénée, la Jérusalem renouvelée du millenium préparera la Jérusalem définitive du ciel, mais ne se confondra pas avec elle. « Ces événements, assure l'évêque de Lyon, ne sauraient

se situer dans des lieux supra-célestes [...] mais ils se produiront au temps du royaume, la terre ayant été renouvelée par le Seigneur et Jérusalem reconstruite à l'image de la Jérusalem céleste. » Ainsi la première préparera la seconde.

Enfin Lactance, rhéteur païen converti au christianisme et devenu précepteur du fils de Constantin, précisa de son côté :

Après la résurrection, le fils de Dieu régnera pendant mille ans parmi les hommes et les gouvernera par un gouvernement très juste. Ceux qui vivront alors ne mourront pas, mais pendant mille ans engendreront une multitude innombrable. Alors le soleil deviendra sept fois plus chaud que maintenant. La terre manifesterà sa fécondité et produira spontanément des moissons abondantes. Le miel ruissellera des montagnes. Le vin coulera dans les ruisseaux. Le monde enfin sera dans la joie, libéré de l'empire du mal. Les bêtes ne se nourriront plus de sang.

Saint Augustin est celui qui a le plus contribué à faire reculer la croyance millénariste, à laquelle il avait pourtant d'abord adhéré. Il se refusa à cautionner des perspectives d'avenir qui lui parurent plus charnelles que spirituelles. Il proposa donc une lecture symbolique de *l'Apocalypse* et enseigna que l'incarnation du Christ a fait commencer les mille ans de son règne terrestre qui sera directement suivi du jugement dernier et de l'avènement de la cité céleste. Il n'y a pas à attendre une période intermédiaire. Les instances officielles de l'Église entérinèrent désormais l'interprétation de *l'Apocalypse* donnée par saint Augustin. Le millénarisme fut marginalisé. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas eu d'importance historique. Mon livre s'efforce de prouver le contraire.

Au XII^e siècle, le millénarisme revint au grand jour avec le moine calabrais Joachim de Flore qui, sans employer le mot « millenium », annonça la venue d'un temps de l'Esprit durant lequel l'humanité vivrait dans une sainte pauvreté, dans la piété et la paix. L'histoire dans sa totalité se divisait pour lui en trois périodes : le temps « d'avant la grâce », celui « de la grâce » et, enfin, « celui que nous attendons, qui est proche » et qui sera celui d'une « plus grande grâce ». Traduisons : le temps de la loi mosaïque avant le Christ — l'âge du Père ; le temps marqué par la venue du Christ « sous la lettre de l'évangile » — l'âge du Fils ; enfin le temps, désormais prochain, où triomphera l'« intelligence spirituelle » — l'âge de l'Esprit et de l'« évangile éternel ».

Dans son ouvrage le plus connu, *Concordia Novi et Veteris Testamenti*, Joachim écrivait :

Le premier état fut celui de la science (c'est-à-dire celui où l'on est obligé d'apprendre) ; le second est celui de la sagesse ; le troisième sera celui de la plénitude de l'intelligence. Le premier fut celui de la servitude ; le second est celui de la dépendance filiale ; le troisième sera celui de la liberté. Le premier s'est déroulé sous le fouet ; le second est sous le signe de l'action ; le troisième sera celui de la contemplation. La crainte a caractérisé le premier ; la foi, le second. La charité marquera le troisième. Le premier était le temps des esclaves ; le second est celui des hommes libres ; le troisième sera celui des amis. Le premier était le temps des vieillards ; le second est celui des jeunes gens ; le troisième sera celui des enfants. Le premier était sous la lumière des étoiles, le second est le moment de l'aurore ; le troisième sera celui du plein jour. Le premier était l'hiver ; le second est le printemps ; le troisième sera l'été. Le premier a porté des orties ; le second porte des roses ; le troisième portera des lis. Le premier a produit des herbes ; le second donne des épis ; le troisième fournira du froment. Le premier est comparable à l'eau ; le second au vin ; le troisième le sera à l'huile.

Joachim, mort en 1202, estimait qu'une période critique allait incessamment commencer qui durerait jusque vers 1260 et qu'après ce temps de turbulences, la « religion monastique » ferait régner la paix sur le monde. Il n'a évoqué qu'en termes sobres ce futur bonheur spirituel, et pourtant terrestre. L'important est que, rompant avec l'interprétation augustinienne de l'Église officielle, il revint à l'eschatologie des premières générations chrétiennes — celle qui intercalait une période de repos sur terre entre notre histoire tourmentée et le jugement dernier. On a caractérisé son message comme « une remontée du refoulé eschatologique ».

Pour comprendre comment un moine pacifique a pu susciter parfois une postérité révolutionnaire, soulignons deux éléments de sa pensée. D'abord, il annonçait qu'à l'Église des clercs allait succéder celle des contemplatifs — des moines, tous pauvres. C'était porter involontairement un coup à l'institution. Ensuite, il a souvent utilisé la formule évangélique « les derniers seront les premiers », qu'il a complétée par l'affirmation que le temps des vieillards et des adultes serait suivi par celui des enfants : les *parvuli* régneront sur le monde et confondront les superbes et les puissants. Ces formules expliquent le rôle joué par les franciscains, amoureux de la pauvreté, dans la diffusion des idées joachimites.

Elles expliquent aussi que des esprits moins iréniques que Joachim aient transformé sa pensée en un millénarisme radical et violent.

Mais son influence a débordé les milieux extrémistes. Dante l'a qualifié de « prophète ». Christophe Colomb et Campanella l'ont plusieurs fois cité. Au XIX^e siècle Hegel et Auguste Comte reprennent sa division de l'histoire en trois périodes. George Sand le place au centre de son roman *Spiridion*, qui prévoit l'avènement d'une religion de l'humanité. Michelet voit en lui l'annonciateur de « l'âge du libre esprit et de la science ». Encore en 1921 le marxiste allemand Ernst Bloch le range parmi ceux qui ont fait « briller l'ardente étincelle qui ne s'éteindra pas ».

Un fait historique important à souligner est que le message, plus ou moins bien compris, de Joachim de Flore s'est combiné dès le XIII^e siècle et, ensuite, pendant longtemps, avec une autre tradition eschatologique qu'il faut maintenant évoquer en revenant en arrière. Au IV^e siècle, puis à nouveau au VII^e, furent rédigés des textes prophétiques qu'on désigne sous le nom de « sibyllines chrétiennes ». Ils annonçaient que, pendant une centaine d'années environ — mais cent ans pour les gens d'autrefois c'était beaucoup plus long que pour nous — un roi ou un empereur chrétien — le souverain des « derniers jours » — installé à Jérusalem, ferait sous son sceptre l'unité de la terre habitée, lui apporterait la paix et convertirait toute l'humanité à la religion du Christ. À la fin de son règne il déposerait sa couronne sur le Golgotha. Suivraient la dernière offensive de l'Antéchrist, puis la fin du monde.

Les « sibyllines chrétiennes » circulèrent durant tout le Moyen Âge et furent imprimées à la fin du XV^e siècle. Elles véhiculaient, comme le millénarisme traditionnel, l'annonce qu'avant le jugement dernier prendrait place un âge d'or chrétien. D'où l'amalgame qui se produisit entre ces deux perspectives eschatologiques.

L'espérance de voir le souverain des « derniers jours » régner à Jérusalem a sous-tendu l'entreprise des croisades. Ensuite les rois de France, les empereurs d'Allemagne, les souverains espagnols tentèrent simultanément ou successivement de la faire jouer en leur faveur. Elle était présente dans l'entourage de Charles VIII et explique au moins en partie son expédition en Italie, qu'aurait dû suivre la reconquête de Jérusalem. Elle fut une des pensées maîtresses de Christophe Colomb, qui espéra financer la reprise de Jérusalem par les souverains d'Espagne grâce aux richesses des pays qu'il avait découverts.

On a fréquemment associé millénarisme et violence. D'où le livre, d'ailleurs remarquable, de Norman Cohn publié en français sous le titre *Les Fanatiques de l'Apocalypse*. Les explosions les plus fortes de ce millénarisme révolutionnaire furent le mouvement des radicaux tchèques dans les années 1420, la révolte des « paysans » de Thuringe dont Thomas Müntzer prit la tête en 1525, l'occupation de Munster, en 1534-1535, par des anabaptistes exaltés qui crurent que le Christ allait y descendre pour en faire la nouvelle Jérusalem — épisode évoqué notamment par Marguerite Yourcenar dans *L'Œuvre au noir* —, enfin les complots ourdis en Angleterre, au milieu du XVII^e siècle, par les « Hommes de la cinquième monarchie ». J'ai rappelé tous ces faits dans mon livre, apportant notamment sur les extrémistes tchèques du XV^e siècle des documents inconnus jusqu'ici hors de Bohême. J'ai aussi pu fournir une analyse détaillée d'un ouvrage étrange, le *Livre aux cent chapitres*, rédigé aux alentours de 1500 par un alsacien exalté qu'on a pris l'habitude d'appeler « le révolutionnaire du Haut Rhin ». Néanmoins j'ai surtout voulu montrer l'importance et la variété du millénarisme bien au-delà des mouvements séditeux égalitaristes.

On ne sait pas assez, hors des pays lusitaniens, que le Portugal a été traversé, du XV^e au XVII^e siècle inclus, par de profonds courants millénaristes sans la connaissance desquels l'histoire de ce pays reste incompréhensible. On a pu écrire qu'au Portugal « la persistance du messianisme animant la mentalité d'un peuple, pendant un temps aussi long et en conservant la même expression, est un phénomène qui, à l'exclusion de la race juive, n'a pas d'équivalent dans l'histoire ».

La recherche récente a montré qu'il fallait donner une signification eschatologique aux projets et aux expéditions outremer de Manuel le Fortuné. Celui-ci songeait à une sorte de royauté universelle et messianique, le cinquième empire de Daniel, qui verrait le Portugal amener à la religion du Christ toutes les nations non chrétiennes.

Fait particulier au Portugal : les *Tovas*, notamment celles du cordonnier inspiré Bandarra, composées entre 1530 et 1546, annonçaient l'apparition prochaine d'un roi encore caché — l'Encoberto — qui serait le sauveur du monde. L'espérance de la réapparition du roi Sébastien, disparu en 1578 lors d'une bataille contre les « Maures » au Maroc, s'inscrit dans cette tradition. Le sébastianisme, au XVII^e siècle, se transformera en un authentique millénarisme.

Le jésuite Antonio Vieira (1608-1697), le plus célèbre prédicateur portugais de son temps, et qui compte dans son pays parmi les grands noms de la littérature baroque, était un authentique millénariste. Il espéra toute sa vie que Lisbonne deviendrait la capitale de l'empire du Christ sur terre, l'Église étant alors parvenue à son ultime état de perfection. Selon Vieira, Lisbonne est « le site le plus proportionné et le plus apte à la destination que lui a choisie le Suprême Architecte [...] Elle attend entre ses deux promontoires, qui sont comme deux bras ouverts, [...] la volontaire obéissance de toutes les nations qui découvriront leur solidarité, même avec les populations des terres encore inconnues aujourd'hui et qui auront perdu l'injure de ce nom ». Tandis que le pape sera l'unique pasteur spirituel de l'humanité, le roi du Portugal, devenu empereur du monde, sera l'arbitre universel. Il mettra fin à tous les conflits par lesquels les nations se détruisent aujourd'hui l'une l'autre et « il maintiendra le monde entier dans la paix du Christ chantée par les prophètes ».

Chez nous beaucoup ignorent, même en milieu protestant, que Jurieu, le grand adversaire réformé de Bossuet et l'animateur depuis Rotterdam de la résistance à Louis XIV, était millénariste. Quant à l'histoire anglaise du XVII^e siècle, elle est inintelligible si l'on n'y donne pas toute sa place aux attentes eschatologiques. Le millénarisme a joué un rôle important outre-Manche à l'époque de Cromwell. D'une façon plus générale, la naissance et le développement du protestantisme permirent aux courants millénaristes de se manifester plus ouvertement et plus largement qu'auparavant, même s'il est vrai que les grands Réformateurs restèrent fidèles à l'interprétation augustinienne de *l'Apocalypse*. Il a existé globalement un lien certain entre millénarisme et hérésie.

D'autre part, l'entrée en scène de l'Amérique donna un nouvel essor à l'espérance millénariste. Marcel Bataillon et Georges Baudot ont bien montré que les premiers franciscains qui arrivèrent au Mexique en 1524 étaient imprégnés de joachimisme, et qu'ils croyaient proche le « dernier âge du monde », c'est-à-dire une période de paix, de réconciliation et de conversion générale au christianisme qui précéderait la fin de l'histoire. Les deux franciscains les plus connus de la « conquête spirituelle » du Mexique au XVI^e siècle, Motolonia et Mendieta, eurent en commun la conviction qu'ils allaient pouvoir reconstituer l'âge d'or de l'Église primitive outre-Atlantique, loin de la chrétienté européenne pervertie, chez des Indiens pauvres et simples. Mendieta a rêvé de faire vivre les indigènes de la Nouvelle Espagne « dans la

vertu et la paix ; au service de Dieu, comme dans un paradis terrestre » — formule à laquelle il faut donner tout son sens eschatologique.

La conviction que l'Amérique est le lieu à partir duquel allait s'étendre le règne universel du Christ a également habité — ce qui n'est pas assez connu — les premiers puritains qui vinrent s'établir outre-Atlantique. En Angleterre, en 1628, à un groupe de partants qu'on tentait de dissuader de prendre la mer, un des initiateurs de l'aventure déclara : « Ne retardez pas votre départ [...] Sachez que là-bas le Seigneur créera un nouveau ciel et une nouvelle terre, de nouvelles Églises et une nouvelle république (*Commonwealth*). » Pour le théologien John Cotton, émigré en Amérique au XVII^e siècle, la Nouvelle-Angleterre occupait « une situation sans précédent dans l'histoire ». Ses habitants constituaient une société libérée de la « Bête ». Pour lui l'Amérique était « lisible dans les promesses ». En 1652 John Eliot, le premier missionnaire protestant des Indiens, affirmait que le royaume du Christ était maintenant « en train de se lever dans les parties occidentales du monde ».

C'est toutefois dans l'œuvre de Jonathan Edwards, initiateur du « grand réveil » des années 1740-1744, qu'on trouve l'expression la plus éclatante d'un millénarisme lié à l'Amérique du Nord. Il déclara notamment :

Ce nouveau monde a probablement été découvert de nos jours pour que le nouvel et plus glorieux état de l'Église de Dieu sur terre puisse débiter ici et pour que Dieu y fasse commencer un nouveau monde spirituel, en créant les nouveaux cieux et la nouvelle terre [...] Dieu a déjà accordé cet honneur à l'autre continent d'y avoir fait naître le Christ, au sens littéral du terme, et d'y avoir procuré la Rédemption. Or, comme la Providence observe une sorte d'égalité dans la distribution des choses, il n'est pas déraisonnable de penser que la grande naissance spirituelle du Christ et la plus glorieuse application de la Rédemption doivent commencer ici [...] L'autre continent a tué le Christ et, d'âge en âge, a répandu le sang des saints et des martyrs de Jésus. Il a été comme inondé par le sang de l'Église. Dieu a donc probablement réservé l'honneur de bâtir le glorieux temple à la fille [c'est-à-dire l'Amérique] qui n'a pas répandu tant de sang, au moment où va commencer ce temps de paix, de prospérité et de gloire signifié jadis par le règne de Salomon [...] Plusieurs faits me paraissent indiquer [...] que le soleil se lèvera à l'Ouest.

Le millénarisme américain se laïcisa quelque peu par la suite. Mais on a de sérieuses raisons de penser qu'il a constitué une des composantes de l'identité de la nouvelle nation en train de se former. En 1785, le petit-fils de Jonathan Edwards, Timothy Dwight, millénariste comme lui, publia un poème au titre significatif, *The Conquest of Canaan*. Les soldats tombés durant la guerre d'Indépendance y étaient comparés aux Hébreux conduits par Josué. Un nouvel Éden, le cinquième empire annoncé par Daniel, allait surgir — empire « de paix, de justice et de liberté ». La nouvelle république serait l'agent et le moteur du millénium. Un prédicateur assura en 1795 que les habitants des nouveaux États-Unis pouvaient « se dire les uns aux autres avec des visages allègres : “Nous sommes un peuple particulièrement favorisé du ciel. [...] Les États-Unis sont maintenant la vigne du Seigneur” ». Pour un autre millénariste du début du XIX^e siècle, David Austin, la pierre qui, selon la prophétie de Daniel, se détache de la montagne pour remplir toute la terre, annonçait, de toute évidence, la Déclaration d'Indépendance de juillet 1776, l'événement à partir duquel les mille ans de bonheur allaient pouvoir commencer.

À ce moment de notre parcours, on entrevoit déjà les liens qui ont existé entre le millénarisme, d'une part, les utopies et l'idéologie du progrès, d'autre part. Les utopies ont constitué un secteur important de la littérature européenne à partir de celle publiée par Thomas More en 1516 et elles ont particulièrement fleuri au XVIII^e siècle. D'abord leurs auteurs imaginèrent des îles lointaines dont les habitants vivaient heureux sous de sages gouvernements et des lois justes. L'égalité ou la communauté des biens y étaient le plus souvent données comme la règle d'or. Mais les utopies visèrent de plus en plus, tout en situant leurs descriptions fantastiques dans un ailleurs irréel, à suggérer des changements pour un futur accessible. Le désir de promouvoir des améliorations radicales sur terre a donc été commun aux millénaristes et aux auteurs d'utopies.

Le lien entre les deux types de discours apparaît avec netteté dans l'œuvre de Campanella (1568-1639). Pourtant l'aspect millénariste des écrits de Campanella avait été jusqu'ici peu ou pas remarqué, peut-être parce que les ouvrages où il s'exprime n'ont été publiés que dans la seconde moitié de notre siècle. Or dans *La Profezia di Cristo*, ouvrage rédigé en 1623, donc une vingtaine d'années après *La Cité du soleil*, Campanella annonce, en s'appuyant à la fois sur Lactance et Joachim de Flore :

Alors les bons seront séparés des mauvais et il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle. L'éclat du soleil sera multiplié par sept et la lune sera comme le soleil aujourd'hui : et cela pendant mille ans [...] Cette première rénovation des créatures ne sera pas celle qui les rendra immortelles, puisque continueront la procréation et la nourriture à partir des productions de la terre : ce qui ne peut se produire qu'à travers la corruption des éléments. En ce temps-là, les étoiles et les éléments subiront une purification partielle et se verront imposer l'ordre et la disposition qui conviennent au siècle d'or, durant lequel les saints posséderont le monde humain.

Comme tous les millénaristes, Campanella s'est complu dans des spéculations arithmétiques compliquées sur les échéances eschatologiques. Disons en simplifiant qu'il les croyait très prochaines.

Pour les millénaristes de toutes les époques, le passage aux mille ans de bonheur terrestre doit s'opérer, conformément aux prédictions de *l'Apocalypse*, à travers une période de catastrophes. Au contraire, quand, à la fin du XVII^e siècle, sous la plume de penseurs tels que Fontenelle et Leibniz, est apparue en Occident la notion de *progrès*, celle-ci a été plutôt liée à l'idée d'une marche graduelle et relativement régulière de l'humanité vers l'amélioration de son statut moral et matériel. Cependant un point important a été commun au millénarisme et à l'idéologie du progrès : savoir, la certitude que l'humanité allait vers un mieux terrestre et qu'un avenir radieux était à l'horizon. D'où l'invitation à rechercher si des passerelles n'ont pas relié les deux prospectives. Je suis convaincu après enquête qu'elles ont existé.

On peut s'en rendre compte en étudiant l'évolution des millénaristes anglais du XVIII^e siècle, dont j'ai analysé les ouvrages dans mon livre. Ils ont tendance à minimiser les catastrophes qui doivent précéder l'entrée dans le millenium. La rénovation finale, pense notamment Thomas Worthington, ne sera pas aussi terrifiante qu'on l'a dit. Ou plutôt, « il est probable que se sera produite avant la conflagration une si grande amélioration de l'homme et de la nature qu'on peut vraiment la considérer comme une rénovation des deux ». Autre affirmation de plusieurs millénaristes anglais du temps, par ailleurs protestants convaincus et parfois même évêques anglicans : « La malédiction à laquelle la terre avait été soumise (à la suite du péché originel) a été pleinement accomplie par le déluge et a fini alors. » L'humanité progresse désormais, et de façon ininterrompue, à la fois en science

et en piété. Toute l'époque des Lumières est marquée par la prise de conscience de l'accumulation rapide et bénéfique des connaissances, susceptible de provoquer aussi le progrès moral.

Le cas de Priestley permet d'éclairer de façon presque pédagogique les liens qui ont uni, au XVIII^e siècle, le millénarisme et la croyance au progrès. Il démontra que la loi d'action entre les charges électriques est la même que pour la gravitation. Il découvrit l'oxygène et isola un grand nombre de gaz. Par ailleurs, théologien unitarien, il n'adhérait pas au dogme de la Trinité. En ce qui concerne le thème dont nous traitons, il était persuadé que Dieu veut l'homme heureux dès cette terre et il voyait dans la science le grand instrument du progrès. C'est par elle qu'on allait s'acheminer vers le millenium. Grâce à elle « les hommes deviendront de jour en jour plus heureux, chacun pour lui-même, mais aussi tous plus capables de communiquer le bonheur aux autres et, j'en suis persuadé, plus disposés à le faire. Ainsi, quel qu'ait été le commencement de ce monde, la fin sera glorieuse et paradisiaque, au-delà de tout ce que nos imaginations peuvent maintenant concevoir. » Favorable à la Révolution française, il vit dans celle-ci le tremblement de terre prédit par l'Écriture qui devait accélérer le passage à la situation édénique. En 1799 il écrivit une adresse aux juifs où, en se fondant, comme tant d'autres millénaristes, sur les révélations de Daniel et de *l'Apocalypse*, il leur annonçait un prochain retour en Palestine, la réunion de toutes les religions, l'anéantissement de la papauté, des Turcs et des royaumes d'Europe et, enfin, l'établissement du royaume de Dieu sur terre.

L'espoir de réaliser le bonheur terrestre de l'humanité a constitué l'une des idées-forces du XIX^e siècle et a été exprimée par les esprits les plus divers. Victor Hugo, par exemple, s'écriait en 1830 : « Oh, l'avenir est magnifique ! / [...] Un siècle pur et pacifique / S'ouvre à vos pas mieux affermis ; / [...] Nous verrons avec majesté, / Comme une mer sur ses rivages, / Monter d'étage en étage / L'irrésistible liberté. » La croyance au progrès inspira à la fois les positivistes et les socialistes. Pierre Leroux, l'inventeur, semble-t-il, du mot « socialisme », affirma : « Le paradis doit venir sur terre. » Il n'est pas excessif d'affirmer que l'espérance millénariste laïcisée s'est alors réinvestie dans le socialisme. Marx assura que l'action du prolétariat allait supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, et le communisme résoudre « l'énigme de l'histoire ». Pour Jaurès, grâce au socialisme, « pour la première fois, l'humanité dominera les choses » et l'art sera libéré. Encore en 1921 le marxiste Ernst Bloch — il devait ensuite devenir un

dissident du marxisme — écrivait, en s'appuyant sur toute la tradition millénariste qu'il rappelait explicitement, « il est impossible que n'advienne pas le temps du Royaume ».

En même temps, le millénarisme traditionnel continuait sa carrière, particulièrement aux États-Unis — ce qui n'est pas un hasard. Il a constitué — et constitue toujours — un des éléments importants de la doctrine des mormons, des adventistes du septième jour et des témoins de Jéhovah. Dans le credo mormon, par exemple, on lit cette affirmation « Nous croyons que Sion sera bâtie sur ce continent [l'Amérique] ; que Jésus régnera en personne sur la terre, que la terre sera renouvelée et recevra une gloire paradisiaque. » De nos jours les mouvements pentecôtistes, dont l'audience est très importante en Amérique du Nord et du Sud et en Afrique, intègrent aussi — mais pas toujours de façon très explicite — l'eschatologie millénariste. Enfin, un millénarisme assez largement détaché du christianisme se retrouve actuellement dans l'attente du *New Age*. Pour ceux qui vivent dans cette espérance, l'ère paradisiaque de 2160 ans (qui doit commencer bientôt), dominée par le signe du Verseau, concentrera toutes les aspirations « positives » auxquelles les humains rêvent depuis des temps immémoriaux.

Dans mon livre, je n'ai absolument pas ironisé sur le millénarisme, bien que n'étant pas millénariste moi-même. L'historien doit tenter de comprendre en profondeur le sujet dont il traite. Et, dans le cas présent, il s'agissait d'un sujet important, d'une étoffe plus riche qu'on ne le pense ordinairement. Toutefois, en finale, il m'a semblé nécessaire de présenter ma réflexion personnelle sur l'objet de mon enquête. Nous baignons actuellement, en Occident, et plus spécialement en Europe, dans une morosité philosophique qui constitue presque l'inverse de l'optimisme un peu naïf du XIX^e siècle. Il s'agit d'un véritable retournement. Il a son origine dans le pessimisme de Schopenhauer et de Nietzsche, puis s'est divulgué dans les mentalités à la suite de la Première Guerre mondiale. En 1918 Spengler publia le premier tome de son *Déclin de l'Occident* qui connut, à l'époque, un succès foudroyant. L'auteur y dénonçait toutes les formes d'espérances, en particulier celles proposées par les Lumières du XVIII^e siècle et par le socialisme du XIX^e. Spengler a eu cette formule lapidaire, « l'optimisme est une lâcheté ». Contemporain de Spengler, Kafka abondait dans le même sens, estimant que la vie est un combat

perdu d'avance, qu'elle s'épuise dans un labyrinthe sans issue et que la notion de progrès n'a aucun sens.

Je crois qu'il nous faut prendre de la hauteur et par rapport aux espérances, sans doute naïves, des millénaristes et des socialistes du XIX^e siècle, et par rapport au pessimisme qui nous envahit aujourd'hui. Les millénaristes ont été — ou restent encore — tributaires du mythe du paradis terrestre. Les deux nostalgies de l'Éden du début et d'une terre sans mal ni malheur retrouvée durant la dernière séquence de l'histoire me paraissent être et avoir été psychologiquement et historiquement liées l'une à l'autre. Mais Teilhard de Chardin a eu raison d'écrire qu'il n'existe « pas le moindre vestige à l'horizon, pas la moindre cicatrice indiquant les ruines d'un âge d'or ou notre amputation d'un monde meilleur ». L'espérance de reconstituer ou de créer dans l'avenir un paradis terrestre m'apparaît comme une illusion sans fondement historique. La conception de saint Augustin, qui voyait les deux cités, celle de Dieu et celle du siècle — autrement dit le bien et le mal — « cheminer entremêlées à travers les divers âges », me semble plus conforme à la réalité que nous vivons.

D'autre part, les millénaristes, tributaires en outre d'une conception courte de l'histoire, ont été — ou sont — des gens pressés croyant les échéances eschatologiques imminentes et, le cas échéant, voulant les précipiter ; d'où la tentation de la violence à laquelle, au cours des âges, ils ont plusieurs fois cédé ; d'où aussi l'obstination avec laquelle, à toute époque, ils n'ont cessé d'annoncer un calendrier précis pour le début du millénaire.

Mais beaucoup de pessimistes de notre temps ne prennent pas davantage en compte la très longue durée de l'histoire humaine, telle que la science nous la fait maintenant entrevoir. De l'acquisition de la bipédie à celle du langage, de l'évolution de la vision à la naissance de la créativité artistique, de l'apprentissage des comportements à l'émergence de la pensée, est-ce qu'il n'y a pas eu « progrès » ? Certes, le progrès moral n'a pas été continu — nous sommes payés pour le savoir — et il peut connaître des régressions, comme du reste le progrès matériel. Mais il nous faut constater, comme l'autrichien Musil dans les années 1930 et en réponse à Spengler, que « l'homme est capable même du bien ». L'optimisme n'est donc pas une « lâcheté », à condition d'être lucide. Alors il peut intégrer une partie au moins du message millénariste, à savoir la volonté d'améliorer la condition terrestre de l'homme et de faire en sorte que notre planète ne soit

plus — ou en tout cas, soit de moins en moins — une « vallée de larmes ».

Le recul du temps nous permet enfin une harmonisation par le haut entre les conceptions longtemps considérées comme antithétiques de saint Augustin et des millénaristes. Le premier et les seconds ne voyaient certes pas de la même façon les étapes qui doivent précéder l'avènement définitif de la cité céleste ; mais ils s'accordaient sur la destination finale du parcours humain : l'accomplissement réalisé dans la fraternité. Autrement dit, pour eux, la vie avait un « sens » : ce qui est aussi ma conviction d'historien. Pour moi la vie, individuelle et collective, a un sens, c'est-à-dire à la fois une direction et une signification, et c'est une raison sérieuse de rester optimiste. Je fais donc mien le programme proposé par Teilhard de Chardin : « Faire avancer d'un pas égal la maîtrise du monde et le règne de Dieu. »